

**Quelles nuits!**  
*First Night / And on the Thousandth Night*

Philip Wickham

Numéro 109 (4), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (2003). Compte rendu de [Quelles nuits! *First Night / And on the Thousandth Night*]. *Jeu*, (109), 158–161.

d'enfants et d'ados tout ce qu'il y a d'ordinaires mais qui, vus de l'extérieur, semblaient en proie à divers troubles caractériels (l'un deux passait son temps à danser et à sauter à pieds joints sur le canapé en faisant du *lip-sync*, tandis qu'une gamine désœuvrée se balançait d'avant en arrière), avec, au centre, une mère plus dépassée qu'au bord de la crise de nerfs, qui rêvait du prince charmant pour sortir de la grisaille d'une existence moche (mais même l'homme de ses fantasmes ne payait pas de mine...). Alors que *Übung*, qui s'adresse au grand public, adopte le point de vue de l'enfant, *Mère et Enfants*, conçu pour les préadolescents, montrait plutôt le point de vue de la mère: un choix politique, en somme, car c'est le quotidien aliénant d'une mère de famille qui ressortait de ce déprimant portrait de la vie familiale. Une telle proposition à l'intention des jeunes était pour le moins audacieuse, car on leur dore d'habitude la pilule... ou du moins on entrouvre une porte vers des jours meilleurs! Le même constat impitoyable ressort de *Übung*, le même cynisme (d'aucuns diront lucidité) dirige le regard du spectateur sur un univers fermé, étrié, où domine la médiocrité et où même l'art (le violon ou la poésie) n'est qu'une coquetterie bourgeoise, qui ne rejoint que ceux qu'il a déjà conquis et ennuie copieusement les autres. Voilà un parti pris artistique qui certes se défend, mais qui gagnerait, du moins à la lumière de ce dernier spectacle, à être plus solidement illustré. **J**

## Quelles nuits !

Leur nom ? Forced Entertainment, comme dans humour forcé, celui qui force notre tolérance à endurer les platitudes qui s'étirent jusqu'à leur limite ultime, qui nous force à rire malgré nous de choses qui ne sont pas drôles. Comme dans rires et sourires forcés aussi, ou comme dans forcés de rester jusqu'à la fin même si on ne tient plus dans son fauteuil à force d'être attiré par la gravité vers le sol, à quatre heures du matin, pendant que les interprètes sur scène s'efforcent toujours de « jouer ». Je n'étais pas forcé d'aller voir leurs deux spectacles mais, dans les deux cas, j'ai fini par comprendre qu'on m'avait attiré dans un piège par des images ou des publicités forcées, comme cet acteur aux yeux bandés tenant une scie et arborant un sourire, forcé. Au Carrefour international de Québec, en 1998, leur *Showtime* m'avait déjà poussé à bout à force de cynisme appuyé au sujet des conventions de la scène. Ce collectif d'artistes anglais réunis autour du metteur en scène Tim Etchells gruge le même os depuis une vingtaine d'années, mais le morceau ne semble pas vouloir s'user. C'est fort.

### Un pétard mouillé

*First Night* était un anti-spectacle de variétés : l'emballage était resplendissant, mais la boîte complètement vide. C'est précisément ce vide qui formait l'enjeu même de la



*First Night*, spectacle de Forced Entertainment (Grande-Bretagne), présenté au FTA 2003. Photo : Hugo Glendinning.

provoquer l'agacement qui vient après les premiers rires ? Jusqu'à quand peuvent-ils souhaiter la bienvenue au public en différentes langues sans que celui-ci commence à se demander si on n'est pas en train de le prendre pour un idiot ? Combien de fois un acteur peut-il commencer à raconter une blague en l'interrompant parce qu'il ne se rappelle pas la suite, sans que le spectateur un tant soit peu froissable se sente trompé, lui qui a acheté un billet pour être divertit ? D'où vient que cette actrice aux yeux bandés soit en mesure de dire ce que pensent les personnes dans la salle au sujet de ce spectacle qui n'en finit plus d'accumuler déception sur déception dans l'attente d'un événement véritable ? Et cette autre effrontée qui pointe du doigt la foule, comment sait-elle qu'un tel mourra d'un accident de voiture, qu'un autre mourra d'un cancer de la prostate ou qu'une telle se fera assassiner par son mari jaloux ? Les spectateurs se sont-ils déplacés pour se faire dire ce que le destin leur réservait ? Enfin, à quoi a servi le déplacement si les interprètes nous conseillent, au bout de cent vingt longues minutes de niaiseries, de retourner chez nous en oubliant tout ce qu'on vient de voir ? Mais on n'oubliera pas, surtout pas ces personnes qui se levaient de leur siège avec un empressement qui trahissait leur ras-le-bol.

### **First Night**

CONCEPTION : FORCED ENTERTAINMENT. MISE EN SCÈNE : TIM ETHELLS ; DÉCOR : RICHARD LOWDON ; LUMIÈRES : NIGEL EDWARDS ; BANDE SONORE : FOUND SOURCES. AVEC ROBIN ARTHUR, JERRY KILICK, RICHARD LOWDON, CLAIRE MARSHALL, CATHY NADEN, TERRY O'CONNOR, JOHN ROWLEY ET K. MICHAEL WEAVER. COPRODUCTION ROTTERDAMSE SCHOWBURG, SPIELART FESTIVAL, FESTIVAL THEATERFORMEN ET WIENER FESTWOCHE.

La formule n'est pas nouvelle ; on se rappellera que, dans les années 60, Peter Handke avait composé des pièces parlées dont une devait outrager le public. *First Night* était une variation sur ce même thème connu, et il a prouvé qu'on peut pousser le public à un tel point d'exaspération qu'il en vienne à se sentir floué, surtout quand on s'attend à faire une belle « sortie ». Mais quand on aime voir explorées les conventions de la scène, qu'on aime s'interroger précisément sur ce qui passe et ce qui

ne passe pas entre une scène et une salle, quand on peut concevoir qu'un spectacle raté qui se veut raté est un spectacle quand même et, surtout, quand on déniche sous l'apparente fumisterie une réflexion ironique sur le *show business*, on apprécie. Pour ma part, c'est le culot de ces Anglais qui m'a fasciné parce qu'il manipule le malaise créé à la scène avec un aplomb étonnant. Mais à leur place, je serais allé un peu plus loin dans la démarche, quitte à se faire complètement saloper : à l'entrée de la salle du chic Monument-National, j'aurais distribué de belles tomates mûres. Là, le public en aurait vraiment eu pour son argent.

## Théâtre pour insomniaques

C'est le sous-titre que la même compagnie a donné à un spectacle aux mille recommencements, mille détours (*And on the Thousandth Night*), qui débute à minuit pour finir à six heures du matin. On ne nous avait rien annoncé sinon que des histoires « à dormir debout » seraient racontées. Ceux qui réussissaient à terminer le marathon nocturne avaient droit au petit-déjeuner. La convention de départ était fort simple : on se retrouvait dans le même décor que pour *First Night*, l'éclairage flamboyant en moins. En entrant dans la salle, on avait plutôt l'impression qu'il ne se passerait rien ; les interprètes se préparaient sur scène nonchalamment. Ils ont placé des chaises au-devant de la scène sous une faible lumière, et se sont assis. Sur la tête, chacun portait une haute couronne pointue en carton, sur les épaules, ils avaient jeté une cape rouge aussi banale qu'une serviette de douche ; les uns étaient nus pieds, les autres en espadrilles. On sait qu'en matière de théâtre, chez les Anglais, Shakespeare n'est jamais trop loin ; on n'était donc pas trop étonné de la mise en place.

Puis, cela a commencé à la manière des histoires que l'on raconte aux enfants pour les endormir : « *Once upon a time, there was a king who didn't have a queen...* » De fait, il a beaucoup été question de rois et de reines. Comme de ce roi qui voulait mieux connaître son peuple, et qui se rendit dans des tavernes pour lui parler face à face. Mais les gens avaient encore trop de respect pour leur monarque, le roi décida alors d'ouvrir un cabinet de psychanalyste ; et là, il apprit tous les grands problèmes dont souffrait son royaume. Un premier interprète entamait donc un conte, puis au bout d'un certain laps de temps, variable et indéterminé, un autre l'interrompait en disant « *Stop!* » et reprenait la même formule de départ en enchaînant sur une idée, une situation ou un personnage que le précédent avait décrit. Et ainsi de suite jusqu'à six heures du matin. Au commencement, cela donnait l'impression que le texte était mémorisé, que les arrêts étaient prévus. Mais il devenait de plus en plus clair que tout était entièrement inventé, au fur et à mesure. De la pure improvisation narrative ou, si on veut, de la narration automatiste. En plus d'une endurance de béton, les interprètes déployaient un prodigieux sens de l'inventivité. Si les histoires affichaient au début une certaine cohérence, celle-ci s'effritait éventuellement pour laisser place à des personnages et des situations complètement loufoques, comme dans l'histoire de ce petit chien adolescent, à l'âge des révoltes, qui est revenu chez lui avec un nombril tatoué sur le ventre.

Conteurs anonymes qu'ils étaient au commencement, progressivement chacun se distinguait par sa manière : l'un avait plus souvent recours à l'absurde, l'autre revenait à des sujets à saveur érotique, l'autre encore tenait un discours plus philosophique.

### *And on the Thousandth Night*

CONCEPTION : FORCED ENTERTAINMENT.  
DÉCOR ET LUMIÈRES : RICHARD LOWDON.  
AVEC ROBIN ARTHUR, TIM ETCHELLS,  
JERRY KILLICK, RICHARD LOWDON, CLAIRE  
MARSHALL, CATHY NADEN ET TERRY  
O'CONNOR.



*And on the Thousandth Night*, spectacle de Forced Entertainment (Grande-Bretagne), présenté au FTA 2003. Photo : Hugo Glendinning.

Entre eux aussi, de petites « tensions » pouvaient se développer. Un des interprètes a tenté à plusieurs reprises de continuer cette histoire, mais un autre lui coupait constamment la parole : il était un roi au chômage qui se rendit au bureau d'emploi pour se trouver du travail. Là, on lui dit qu'il n'y avait pas de job de roi en ce moment, mais que le zoo de la ville avait connu quelques mortalités dans sa population de gorilles. Le roi se rendit au zoo, et on le vêtit d'un costume de gorille, au grand plaisir des enfants qui venaient le voir tous les jours. Un jour, alors qu'il s'amusait à faire rire un bébé proche de sa cage, il se tourna vers un de ses congénères et remarqua qu'il avait une immense érection... *Stop!*

Les interprètes se permettaient de petits répités par moments en se couchant au sol pour roupiller ou en se réfugiant à l'arrière-scène pour boire un café. Le spectateur que j'étais a été capable de suivre attentivement pendant environ deux heures, avec quelques sursauts de rire ici et là, après quoi mon corps s'est peu à peu mis à glisser au fond de mon fauteuil. Mes yeux se fermaient, mais j'écoutais toujours. J'ai fini par me rendre compte que je ne pouvais pas rêver tant que je les écoutais parler. En fait, ils peuplaient ma tête d'images envahissantes. Puis, j'ai compris le gag : la liberté que les acteurs se donnaient dans la structure de ce spectacle correspondait exactement à la liberté avec laquelle l'inconscient fonctionne en songe. À la longue, cette sortie au théâtre est devenue une lutte entre mes rêves, qui ne demandaient qu'à naître librement, et ces contes extravagants que l'on continuait à débiter avec toujours à peu près le même ton hypnotique. Je m'étais présenté là comme à une épreuve de spectateur. J'avoue que les acteurs ont été de loin plus forts que moi. Je n'ai pas eu droit au petit-déjeuner, mais eux ont dû s'empiffrer après une telle performance. **J**

## Avatars du tyran

### Ricardo III

D'APRÈS WILLIAM SHAKESPEARE. DRAMATURGIE ET MISE EN SCÈNE : HEIDI ABDERHALDEN CORTÉS ; TRADUCTION : HEIDI ABDERHALDEN CORTÉS ET ROLF ABDERHALDEN ; ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE : NADIA AVILA ; CONCEPTION VISUELLE : ROLF ABDERHALDEN ; SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES : CHRISTIAN PROBST ; MUSIQUE : SANTIAGO ZULIAGA ; LUMIÈRES : MARCELA FLOREZ ; COSTUMES : ELISABETH ABDERHALDEN. AVEC ROLF ABDERHALDEN, JULIAN DIAZ, WALTER LUENGAS, MAURICIO NAVAS, PEDRO MIGUEL ROZO, JOSÉ IGNACIO RINCÓ ET RODOLFO SILVA. PRODUCTION DU MAPA TEATRO (BOGOTÁ).

**U**n plateau apparemment vide, juste occupé par quelques monticules de tissus et un grand voile au lointain (on découvrira par la suite qu'ils recouvrent des tas de crânes), des portants de costumes de chaque côté. Deux éléments métalliques, sorte de boucliers vieillis posés au sol et munis de fenêtres, faisant office de tours forteresses à la manière des mansions du Moyen Âge. Des crânes de plus en plus nombreux envahissant le plateau. Bien alignés, ils finissent par composer l'armée que Richard tente de galvaniser, seul chevauchant une brouette en criant « mon royaume pour un cheval », alors que Margareth, vêtue d'une robe à cerceaux uniquement constituée d'os, tourne. Et on finit là-dessus !